

L'Homme

Revue française d'anthropologie

189 | 2009 Oralité et écriture

Jack Goody, Pouvoirs et savoirs de l'écrit

Emmanuel Isnard



Édition électroniqueURL: http://journals.openedition.org/lhomme/28771

ISSN: 1953-8103

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination: 274-277 ISSN: 0439-4216

Référence électronique

Emmanuel Isnard, « Jack Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit* », *L'Homme* [En ligne], 189 | 2009, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/ lhomme/28771

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jack Goody, Pouvoirs et savoirs de l'écrit

Emmanuel Isnard

RÉFÉRENCE

Jack Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*. Trad. de l'anglais par Claire Maniez; coordination par Jean-Marie Privat, Paris, La Dispute, 2007, 269 p., bibl.

- 1 CE LIVRE EST la traduction française d'un recueil de conférences, d'articles et de contributions à des ouvrages collectifs que Jack Goody a produits entre 1986 et 1998. Paru en 2000 aux Smithsonian Institution Press, il portait le titre original *The Power of the Written Tradition*. Il contient neuf chapitres et, en guise de postface, un entretien entre l'auteur et le coordinateur de son édition française: Jean-Marie Privat¹.
- L'œuvre de Jack Goody (né en 1919) peut paraître éclectique. Cet anthropologue anglais, aujourd'hui professeur honoraire à l'université de Cambridge, s'est tour à tour intéressé à la famille, à l'économie domestique, la cuisine et la culture des fleurs dans le monde, aux mythes et à l'organisation sociale des peuples du Ghana et d'Asie. Il est surtout connu en France en tant qu'africaniste et pour ses travaux sur l'écriture². Sa thèse est exposée entre autres dans *La Raison graphique*³. Elle soutient que l'écriture, en tant que moyen d'archivage des informations et d'organisation du savoir en catégories, a permis le développement de la pensée logique, de l'abstraction, de l'objectivité et finalement de la science.
- Cette proposition, à laquelle a été souvent réduite sa pensée, a engendré de nombreux développements et critiques. Elle a elle-même beaucoup évolué, dans un contexte de tension entre deux types de recherches, entre un premier courant se consacrant à l'analyse des conséquences de l'écriture du point de vue de la cognition, doté d'un système conceptuel fort et autonome, et un second s'intéressant aux pratiques sociales de l'écriture, fondé sur l'observation de ses usages dans des contextes idéologiques particuliers⁴.

- Le présent recueil est pour Jack Goody l'occasion d'une mise au point. Ses détracteurs récusent le déterminisme de sa théorie. Il les attaque sur leur naïveté. Dans le premier chapitre, intitulé de façon explicite et assez conventionnelle « Objections et réfutations », il se défend d'une conception en termes de « grand partage »⁵, qui opposerait de façon irréductible les sociétés avec écriture et les sociétés sans écriture. Il refuse cependant le relativisme culturel qui, en
- adoptant une « perspective antiévolutionniste et anhistorique », empêche d'en comprendre les différences. Il rejette le romantisme du regard anthropologique sur l'oralité, qui a conduit à sa « folklorisation ». Il critique le structuralisme et la « bouillie fonctionnaliste » dans laquelle est pris le chercheur de terrain et « où tout influence tout de manière indistincte » (p. 28). Il reproche à la démarche constructiviste d'abandonner son analyse des mécanismes de domination quand elle s'intéresse aux sociétés orales... Sa position n'est pas des plus aisées : il semble lui-même conscient de la difficulté de se définir ainsi en creux, par opposition à d'autres pensées. Dans son œuvre en général et dans cet ouvrage en particulier, Goody s'applique à faire émerger une cohérence. Pour y parvenir, il mène un travail méticuleux de construction conceptuelle. Cet effort produit une théorie forte adossée à quelques notions clés.
- Avant de prendre connaissance des dernières vicissitudes épistémologiques auxquelles ces notions ont été soumises, il nous faut présenter celle qui est devenue centrale dans l'anthropologie contemporaine de l'écriture⁶: la « littératie ». Ce mot est un néologisme tiré de l'anglais *literacy*. Son sens est proche de l'expression « tradition écrite » présente dans le titre original du livre qui nous occupe ; il est cependant un peu plus large car il englobe l'écriture et l'univers de l'écrit, le moyen de communication et la somme des textes. La littératie est, en quelque sorte, le pendant de l'acception étendue que nous avons, en anthropologie, du mot « oralité » (qui désigne à la fois la parole et la tradition orale). Ce terme est en outre employé pour désigner la compétence, le savoir, la maîtrise technique de l'écriture⁷.
- Ces différentes significations ouvrent sur la diversité des réflexions que Goody nous propose dans cet ouvrage. Il s'intéresse tour à tour à la tradition orale (dans les cultures orales comme dans les cultures écrites chap. II) et à des objets d'écriture (chap. V, VIII et IX). Il étudie la coexistence des formes orales et écrites du discours (chap. VII) et, dans une perspective historique, le passage de l'une à l'autre (chap. III). Il s'interroge sur les thèmes connexes, tels que la perception du temps (chap. IV) et sur les théories de Derrida (chap. VI).
- Pour répondre aux critiques qui lui reprochent de proposer une hypothèse trop systématique, Goody a élaboré la notion de « littératie restreinte ». La restriction dont il est question n'est pas seulement liée au phénomène historique de la pénétration de l'écriture dans une société dont elle était jusque-là absente. Elle se situe à plusieurs autres niveaux. Cette notion admet d'abord que les possibilités offertes par l'écriture ne sont ni nécessairement ni totalement mises en œuvre. Elle renvoie aux systèmes où l'écriture n'est réellement employée que dans des contextes particuliers (le contexte religieux est alors souvent le premier). Elle rend compte aussi du fait que ses usages sont le fait de groupes sociaux réduits. Enfin, Goody accepte avec elle que les conséquences de la littératie sont elles-mêmes bien souvent limitées.
- L'objet fondamental du travail de Goody reste cependant de déterminer la nature des différences qui existent entre les cultures avec écriture et les cultures sans écriture. Les modes de communication ont des effets différentiels sur les autres champs de

l'organisation sociale (l'éducation, l'économie, le politique, etc.). La littératie influence selon lui jusqu'aux représentations qu'un

groupe ou qu'une personne a du monde, de l'autre et de soi. Goody ne voit plus dans ces effets des « conséquences », au sens déterministe du terme, mais des « implications culturelles » ou des « prérequis » sociaux. L'écriture fait partie d'un ensemble de « facteurs causaux » qui s'associent pour venir modifier un aspect de la réalité sociale. Il s'appuie sur ses propres observations ethnographiques et sur des études plus ou moins récentes d'autres chercheurs en histoire sociale (entre autres celle sur l'apparition de l'imprimerie que l'on doit à Elizabeth Eisenstein)⁸. Malgré la présentation qu'en fait Jean-Marie Privat, nous avons l'impression que Goody ne parvient pas à proposer une description satisfaisante des modalités selon lesquelles un moyen de communication est « un moyen de production du social et du cognitif ».

11 Il est tout de même possible de dessiner avec Goody une sorte de tableau des différences, des caractéristiques respectives de la littératie et de l'oralité. Ainsi, les textes sont caractérisés par leur performativité importante, leur immuabilité, leur relative autonomie par rapport aux autres formes de l'activité sociale et par le caractère cumulatif qu'ils confèrent aux contenus dont ils sont les dépositaires. Ils sont le support de « prescription » et imposent en partie leurs limites à la liberté d'interprétation⁹. Ils permettent les procédures de validation et c'est pour cela que l'écriture est fondamentale à l'histoire ainsi qu'aux religions à prétention universaliste. Quand il y a « réforme » dans ces domaines, elle se fait par écrit 10 et avec une violence certaine. Comme pour équilibrer son propos, l'auteur souligne à l'inverse que le décalage se crée plus facilement entre les pratiques et les préceptes de la parole autoritaire quand celle-ci n'est pas fixée par écrit. De la même manière, la transmission orale dans les sociétés ne possédant pas l'écriture permet des ajustements à l'infini et laisse ainsi une plus grande place à l'imagination et à la créativité. La situation d'interaction et la tendance homéostatique de la mémoire¹¹ prédominent dans le contexte oral. Goody remet donc en cause l'idée que les sociétés orales sont statiques et incapables de changer sans intervention extérieure.

Finalement, et malgré son effort pour se départir d'une vision en termes de « grand partage », Goody n'échappe pas à la tentation de construire un schéma d'analyse binaire. Il lui faut donc construire des ponts par-dessus le fossé qu'il creuse lui-même. Il le fait à plusieurs niveaux : d'un point de vue méthodologique d'abord, en comparant les productions orales des sociétés avec écriture et de celles sans écriture ; épistémologiquement ensuite, en développant des concepts visant à établir des correspondances entre l'écriture et l'oralité, à l'instar de celui de « formes orales standardisées »¹². Il explicite encore les liens entre écriture et oralité quand il affirme que les moyens (ou modes, ou canaux) de communication ne se remplacent pas mais se cumulent plutôt, quand il montre que l'écriture vient parfois paradoxalement renforcer la nécessité pratique d'un apprentissage oral (il donne exemple de l'apprentissage coranique), quand il écrit pareillement que « la performance orale dans les sociétés de l'écrit est influencée par la présence de l'écrit » formellement et cognitivement (p. 51) ou que « les illettrés se définissent par rapport au mode écrit dominant » (p. 151). Enfin, et

de façon surprenante, Goody relativise l'importance de l'écrit dans le « système complexe de pensée et d'action que nous appelons culture » (p. 107).

- Il reprend en revanche la réflexion sur le pouvoir que confère l'écriture sur soi, sur l'autre et sur le monde. Il évoque les enjeux de la domination qui repose sur le développement et l'accumulation de connaissances sur le monde que l'écriture permet à certaines cultures. À un niveau micro, il parle de la nécessité de l'érudition qui accompagne la littératie et qui engendre de nouvelles classes sociales. Dans un chapitre consacré au rôle de l'écriture dans l'organisation de la rébellion des esclaves et des affranchis noirs de Bahia, au Brésil (chap. V), il montre qu'elle peut aussi être un instrument au service des « dominés » pour s'émanciper. Mais c'est, selon Goody, surtout au niveau cognitif que l'écriture en tant que « technologie de l'intellect » « ouvre des potentialités ». Elle permet le syllogisme, qu'il considère être le fondement de la pensée « logique » 13. Il évite cependant, avec une prudence exemplaire, de faire de ces liens des qualités générales de l'humanité.
- Le titre contient, dans sa version française comme dans l'originale, cette notion de pouvoir. Celle de savoir n'existe quant à elle que dans la version française. Est-ce le résultat de la volonté des éditeurs d'associer la pensée de Jack Goody à la philosophie de Michel Foucault ou à la sociologie de Pierre Bourdieu? Nous pouvons légitimement le penser quand on sait que Jean-Marie Privat affectionne particulièrement ces deux auteurs¹⁴. Dans l'entretien final, le coordinateur de l'édition propose d'ailleurs quelques pistes de synthèse. Il fait de l'écriture le support de l'héritage culturel et l'instrument d'une « accumulation primitive de capital culturel ». Nous pouvons regretter toutefois que les conditions de l'association savoir/pouvoir ne soient pas mieux explorées par Goody lui-même. La dimension de l'écriture en tant que savoir n'est pas explicitée. Pour cette raison sans doute, la question de la transmission est aussi largement délaissée.
- 16 Jack Goody, tiraillé entre son désir de tester son hypothèse générale et le besoin de faire référence à d'autres théories générales dans leur relation à l'hypothèse particulière de la littératie, avance des idées qu'il nuance rapidement. Il exprime la nécessité d'un bilan synthétique entre les recherches menées dans différents champs disciplinaires. En (se) débattant avec les développements divers de ses thèses et les critiques qui lui ont été adressées, il est amené à balayer l'ensemble du champ de l'étude de l'écriture, pour trouver des points d'appui ou des points de rupture. Il en retrace donc les grandes évolutions épistémologiques et les grandes lignes de fracture contemporaines. Il s'intéresse particulièrement à ces interfaces, à la fois théoriques, historiques et géographiques. Il réaffirme la nécessité d'étudier l'oralité pour comprendre l'écriture. Il est loin d'avoir construit une théorie de l'écriture suffisante et les manques apparaissent comme autant de terrains que l'anthropologie doit investir. Nous pensons notamment à l'étude des dispositions, des configurations sociales qui donnent à des traces la valeur de signe. Cela relève d'un besoin « matériel » fondamental pour la communication entre les individus et est le produit d'un accord, d'un consensus trouvé pour répondre à ce besoin à un moment et en un lieu donnés. Ces besoins peuvent être traités dans les sociétés sans écriture. Déterminer la nature de cette configuration et les modalités du consensus à partir des observations ethnographiques pourrait être un des objets de l'anthropologie de l'écriture. Ce livre est en définitive plus rétrospectif que prospectif.

NOTES

- 1. De l'université Paul Verlaine-Metz.
- 2. On a coutume de lier son intérêt pour ce thème à une expérience anthropologique fondatrice : Jack Goody fut fait prisonnier pendant la Seconde Guerre mondiale et a été retenu plusieurs mois en Italie, dans les Abruzzes, parmi les paysans analphabètes, dépossédé de la possibilité de lire ou d'écrire.
- 3. Parue en 1977 sous le titre original *The Domestication of the Savage Mind* (Cambridge-New York, Cambridge University Press), cette thèse est traduite et présentée par Jean Bazin et Alban Bensa l'année suivante sous le titre complet *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* (Paris, Minuit). Voir aussi: Jack Goody, ed., *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968; Jack Goody, *La Logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines, Paris, A. Colin, 1986*; *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, Presses universitaires de France, 1994 (traduction française de *The Interface Between the Written and the Oral*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1987).
- **4.** L'un des tenants de cette deuxième approche est le principal détracteur de Jack Goody. En réaction à son aîné, Brian Street a élaboré une micro-ethnographie des jeux de pouvoirs et de contre-pouvoirs dans les pratiques de l'écrit. Cf.: Brian V. Street, ed., *Cross-Cultural Approaches to Literacy*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1993; et plus récemment Brian V. Street, ed., *Literacies across Educational Contexts. Mediating, Learning and Teaching*, Philadelphia, Caslon Publ., 2005.
- **5.** Ou *great divide*, catégorisation du monde selon un schéma binaire : primitif/civilisé (Lévy-Bruhl), chaud/froid (Lévi-Strauss), traditionnel/moderne, sous-développé/développé, etc.
- 6. Et dans d'autres disciplines, telles que la didactique et la linguistique.
- 7. Cf. la conception ouverte développée par Jean-Pierre Jaffre pour qui la littératie « désigne l'ensemble des activités humaines qui impliquent l'usage de l'écriture, en réception et en production. Elle met un ensemble de compétences de base, linguistiques et graphiques, au service de pratiques, qu'elles soient techniques, cognitives, sociales ou culturelles. Son contexte fonctionnel peut varier d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, et aussi dans le temps » (Jean-Pierre Jaffre, « La littéracie : histoire d'un mot, effets d'un concept », in Christine Barré-de Miniac, Catherine Brissaud & Marielle Rispail, eds, La Littéracie. Conceptions théoriques et pratiques d'enseignement de la lecture-écriture, Paris, L'Harmattan, 2004 : 31).
- **8.** Elizabeth L. Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change. Communication and Cultural Transformations in Early Modern Europe*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1979.
- **9.** Goody se démarque du constructivisme et de Street qui suggèrent que tout dépend de la manière dont on a appris à interpréter.
- 10. Et de rappeler le lien entre les réformes protestantes et l'apparition de l'imprimerie.
- **11.** Comprise ici comme la capacité de ne conserver que les informations utiles. C'est en fait un assez mauvais emploi du terme qui renvoie dans le domaine technique à une « autorégulation d'un système d'après un équilibre préalablement fixé », selon *Le Petit Robert*.
- 12. Elles désignent les contes, les proverbes et les autres supports oraux de savoir et de transmission que l'on a parfois qualifiés de façon trop antithétique pour avoir une valeur autre qu'heuristique de « littérature orale ».
- **13.** Il joue sur la notion de logique, par sa typographie, entre guillemets, avec ou sans majuscule, pour tenter d'échapper au sens commun.
- **14.** Cf. Jean-Marie Privat, « Un habitus littératien ? » (in Pratiques, 2006, 131-132 : La littératie. Autour de Jack Goody : 125-130), où il esquisse les fondements d'une telle synthèse.

AUTEURS

EMMANUEL ISNARD

Centre d'études africaines, Paris. manu_isnard@hotmail.com